

le Trait d'Union



Bulletin bimestriel de l'Union Nationale France - Russie - Cei - États Baltes

Les articles sont publiés sous la responsabilité de leurs auteurs et peuvent ne pas refléter l'opinion de l'UNFR-CEI-ÉB

ÉDITORIAL

« Ils n'iront pas à Rio »

refrain sur tous les tons chanté

Je ne pouvais pas ne pas en parler et ne voulais m'y consacrer exclusivement. Car j'avais commencé à écrire un autre article au moment même, le 21 juillet – délai de fabrication du TDU oblige - où s'annonçaient et se répétaient le «dopage d'Etat» en Russie et la disqualification prévisible, souhaitée par beaucoup, de la délégation russe. Je passe sur les péripéties, fort instructives au demeurant, pour m'attacher à considérer la décision finale du CIO. Que les choses soient bien claires : s'il y a tricherie, elle doit être dénoncée et condamnée mais elle doit l'être partout et pour tous en bonne et efficace justice du sport.

Que la Russie et les sportifs russes proclamés coupables soient seuls pénalisés, alors oui, il y aurait traitement inéquitable et discriminatoire, quand chacun sait que le phénomène est planétaire, affecte beaucoup de spécialités et qu'il n'est pas étranger au rapport que le sport entretient avec l'argent et ceux qui profitent de sa mise en spectacle. Dénoncer par ailleurs l'implication fautive du pouvoir d'Etat n'a de pertinence que si elle est effectivement délictueuse,

SOMMAIRE

p.1 et 2

« Ils n'iront pas à Rio »

Éditorial, par Marc Druesne

p. 3 à 5

L'association Bourgogne-Eurcasie

par Michel Faitot

p. 6 à 9

Le Caucase ? Des Caucase

par Jean Radvanyi

p. 9 et 10

Une Franc-comtoise en Tchétchénie

Quelques impressions, par Valentine Grosjean

p. 11 à 13

Sergueï Paradjanov

Le cinéma comme livre d'enluminures

par Gil Pressnitzer

p 14,15

Miniature arménienne

par Louise Kiffer

p 16

La France et le génocide arménien

use, car il n'est plus aujourd'hui de sport organisé qui n'ait de lien avec les pouvoirs, l'événement et la pratique sportifs participant - et quelquefois instrumentalisés par lui - du politique. Que la Russie fût donc seule, à grand renfort médiatique, désignée coupable, que les sportifs russes soient les seuls sanctionnés, tout

cela si près de l'échéance des Jeux, n'est-ce pas, de nouveau, cultiver cette pente systématiquement dépréciative déjà regrettée dans ces pages ? Placée ainsi au ban des nations sportives, la Russie, isolée, dans un contexte géopolitique qui de surcroît y contribue, tout pourrait laisser croire que l'ordre propre est alors universellement rétabli. Ce qui n'est sûrement pas le cas, chaque nation, Russie comprise, chaque fédération et le CIO, outre le dopage, devant réfléchir à comment assainir et moraliser le sport, ses pratiques et son marché. Des clubs cotés en bourse, des joueurs vendus et rémunérés par millions d'euros est-ce bien la réalité ? Qui dérange-t-elle ?

Revenons à l'Union... les Jeux seront passés quand le TDU sera publié et le bilan pourra en être fait au regard du problème traité.

Promesse de l'alternance tenue, ce TDU est consacré au Caucase. Merci à ses contributeurs dont il faut bien avouer la rareté. Nous aurions aimé que le journal fût à proprement parler celui des associations qui constituent l'Union et qu'il devînt miroir parlant de leurs activités. Quant à nos projets propres mais non exclusifs c'est à dire concernant tout le monde : le projet d'Office franco-Russe pour la Jeunesse (OFRJ) a recueilli le soutien officiel du Groupe d'Amitié France-Russie de l'Assemblée.

Des contacts ont été pris avec la Ligue de l'Enseignement qui se déclarait nouvellement porteuse de ce projet.

Quant au Forum, nos amis d'Argenteuil et du Val d'Oise y travaillent et avancent dans les contacts pris avec les partenaires possibles, privés et institutionnels.

Le CA du 27 septembre, je peux l'annoncer sans me tromper, comme tous les CA dits de rentrée, comptera par la matière à débattre et les décisions à prendre en prévision d'une année 2017 lourde par nos tâches programmées ou entreprises de longue date. Relation vous en sera faite fidèlement.

Le président
Marc DRUESNE

P.S. J'entends que les Fédérations, selon la recommandation du CIO, procèdent consciencieusement au tri des sportifs russes. Encore une fois qu'une règle de bonne conduite soit édictée et appliquée, c'est de bonne pratique. Mais qu'elle sévisse sélectivement et en l'occurrence à l'encontre de la Russie, laisse planer un doute sur l'impartialité de la démarche. Ce qui ne veut pas dire laver le pays et les individus quels qu'ils soient, des infractions commises si elles sont avérées.

directeur de la publication : Marc Druesne
121, route des châtaigniers
74350 ALLONZIER LA CAILLE
siège social : Union Nationale France-Russie-Cei-États Baltes
Centre Culturel de Vitry
36, rue Audigeois 94400 Vitry-sur-Seine
adresse courriel : unfrceiforum@aol.com
rédacteur en chef : Marc Druesne
marc.druesne1@wanadoo.fr
comité de rédaction : Dimitri de Kochko,
Christiane Montastier
Serge Petit,
Marcelle Sage-Pranchère
secrétaire de rédaction-maquette : Philippe Guichardaz
N°Cpafap 0105 G 79 555 - N° Issn 1267-2408

■ Vie des associations

Bourgogne-Eurcasie

une association de province ordinaire

Comme son nom l'indique, elle est installée en Bourgogne, à Dijon, mais ne prétend pas représenter la Bourgogne entière puisqu'il existe encore (heureusement) une association à Nevers ; par contre ont disparu les associations de Saône et Loire et de l'Yonne qui n'ont pu renouveler leurs équipes dirigeantes qui avaient vieilli.

Nous fonctionnons donc essentiellement sur la Côte d'Or et principalement Dijon et son agglomération.

Notre activité est traditionnelle : connaissance de la Russie et des pays de l'ex-URSS, soutien de la langue française dans ces différents pays et promotion de la langue russe. Vaste programme !

Comme en de nombreux endroits, l'enseignement du russe est en recul dans notre région. Ne subsiste que le russe en 3^{ème} langue, les filières LV1 et LV2 ont disparu au fil des suppressions de poste, suite au départ en retraite. La demande existe toujours, mais insuffisante selon les critères ministériels. Pourtant les cours associatifs de russe font le plein chaque année (entre 40 et 50 inscrits), y compris avec des jeunes qui ne trouvent plus cet enseignement dans leur cursus. La demande existe aussi et progresse parmi les populations



Étudiantes de Volgograd à la radio de Dijon

russophones puisque depuis 10 ans, nos adhérentes d'origine russophone assurent des ateliers en russe pour les enfants, environ 25 participants chaque année, et pour la première année envisagent d'ouvrir un niveau pour les

enfants francophones. Jeux, saynètes, contes, mais aussi lecture et écriture permettent d'assurer la transmission de la langue, dans un cadre ludique débouchant sur les fêtes de fin d'année ou de Nouvel An. Notre priorité est aujourd'hui d'obtenir la réouverture d'une filière LV1 ou LV2 au collège et lycée.

Parallèlement nous nous efforçons de soutenir l'enseignement du français en Russie, principalement à Volgograd, ville partenaire de Dijon. L'époque des transports de livres de français des années 90 est révolue, mais les échanges de correspondants, de classes, sont toujours d'actualité. Le partenariat entre l'Université pédagogique de Volgograd et l'ESPE de Dijon permet des échanges



Fête des enfants des ateliers

d'étudiants chaque année, et aussi de professeurs pour mieux appréhender le fonctionnement des institutions éducatives.

La tenue d'un Forum de professeurs russes de français à Dijon en 1999 (plus de cent participants) nous a convaincus de l'importance de ces regroupements tant pour la formation des professeurs que pour les échanges avec nos adhérents ou amis ; plusieurs sont toujours en contact depuis cette date. Aussi est-il essentiel que ces forums continuent malgré les difficultés d'organisation, la diminution des financements. Bourgogne-Eurcasie sollicite l'inscription des professeurs de Volgograd (ou de Vladikavkaz) et les aide parfois à participer à ces rencontres.



Séquence de français à Chaux

Quant aux jeunes russes apprenant le français, outre les échanges de classe organisés par le lycée, nous accueillons chaque année depuis près de 20 ans une trentaine de jeunes de Volgograd, soit collectivement, soit dans des familles : perfectionnement de la langue, découverte du pays, rencontres ... C'est un investissement important de bénévolat pour notre association, mais combien gratifiant quand parfois nous revoyons ces jeunes poursuivre leurs études en France (ou encore quand, l'an passé, nous avons rencontré dans le train d'Astrakan à Volgograd, une jeune femme parlant français venue dans notre colonie il y a une dizaine d'années). Ces jeunes motivés seront plus tard d'excellents ambassadeurs de notre langue et notre culture.

Dernier volet, faire connaître à nos concitoyens les différents pays de l'ex-URSS. Peu d'idées originales en ce domaine : conférences, concerts, films, expositions, voyages... Le partenariat entre les villes de Dijon et Volgograd (Stalingrad), qui existe depuis 1959, nous amène à privilégier cette région : expositions sur Volgograd, sur la bataille de Stalingrad, les Cosaques, exposition de peintures de la Galerie d'art pour les jeunes de Volgograd. Mais aussi exposition sur les costumes des Slaves de l'Est, l'escadrille Normandie-

Niemen, les églises orthodoxes de Russie, le Kazakhstan ... Chaque année, l'exposition vente permet de faire découvrir une facette de ces pays ; l'apport des autres associations en ce domaine est important car si nous réalisons certaines expositions (avec l'aide de nos amis russes), nous utilisons aussi celles des associations d'autres régions. La mutualisation grâce à l'Union nationale prend ici tout son sens. Nos voyages associatifs permettent aussi de découvrir des réalités diverses : le lac Baïkal, les cérémonies de la bataille de Stalingrad, les commémorations du 9 mai à Volgograd ; ils permettent de rencontrer la population, les écoles ou l'université et de dépasser la simple visite touristique. Cette année, découverte de l'Ossétie du Nord : 12 ans après l'attentat de Beslan et nos actions d'aide aux victimes, nous



Peintures de la galerie d'art pour les jeunes de Volgograd
inauguration de l'exposition

allons découvrir (ou redécouvrir) Vladikavkaz et cette magnifique république caucasienne.

Cette rubrique du bulletin de l'Union pourrait être le lieu où nos différentes associations échangent, font part tant de leurs réussites que de leurs difficultés, apportent à l'Union leurs compétences. Notre Union nationale peut être un fantastique outil de mutualisation à condition que l'on s'en serve.

M.Faitot

Association Bourgogne-Eurcasie,

Maison des Associations R9, 2 rue des Corroyeurs – 21000 Dijon

bourgeurcasie@wanadoo.fr; site : www.bourgogne-Eurcasie.fr

Quelques expositions dont dispose notre association

* Les Cosaques de la région Volga Don

22 fiches plastifiées format A3 (généralités sur les Cosaques, histoire ...)

16 fiches plastifiées format A4 (les Cosaques de la Volga, costumes ...)

27 fiches plastifiées format A4 (l'école des Cosaques de Volgograd)

Les 2 séries A4 sont extraites d'un Power Point réalisé par les élèves du gymnase n°7 de Volgograd

* Exposition photo : **Métamorphoses** de Elena Tschegoleva (*Portraits de femmes*)

12 photos couplées par 2 (format A3) présentant des portraits de femmes, au travail d'une part et métamorphosées d'autre part.

1 texte de présentation (A3) et une photo de la photographe Elena Tschegoleva

* **Peintures des jeunes artistes** (Galerie d'art pour enfants de Volgograd)

Environ 20 peintures format 50 sur 60

* **Costumes et broderies des Slaves de l'Est** (*fiches plastifiées format A4*)

4 fiches générales ; Russie : 40 fiches ; Ukraine : 16 fiches ; Biélorussie : 13 fiches

* **Le Kazakhstan**

Et aussi une exposition réalisée par une adhérente de Bourgogne-Eurcasie :

* **Inta, république des Komis**

Présentation technique de cette exposition :

Elle nécessite 14 grilles sur lesquelles on pince les supports de photos, soit cinq ou six rectangles de 45/35cm, avec 4 ou 5 photos sur chacun. Les pinces sont fournies.

On peut aussi envisager que seuls les deux premiers panneaux soient simples, les douze autres étant présentés recto - verso sur six grilles. Mais seulement en cas de local trop exigu.

Le thème de chaque grille est ci-joint.

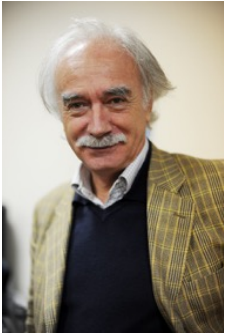
L'ordre envisagé pour les photos est indiqué sur l'envers des supports et une fiche des légendes accompagne chaque panneau. On peut envisager une grille supplémentaire pour présenter le cadre dans lequel se fait l'exposition locale.

Des pochettes contenant des textes, la plupart présentés par les élèves d'Inta, accompagnent certains panneaux.

Une pastille rouge sur la fiche des légendes indique qu'il y a une fiche d'accompagnement.

Le Caucase ? Des Caucase...

Jean Radvanyi, Professeur à l'INALCO



Incontestablement, le Caucase fait partie de ces régions mythiques qui attirent l'attention. Voyageurs, diplomates, poètes ont, depuis la Grèce antique, rêvé de cette chaîne de montagne et ses piémonts fertiles. Les raisons en ont

toujours été ambivalentes, dès la période antique, quand on allait à la fois y chercher les «pommes d'or» de Colchide ou le vin si spécifique des contreforts géorgiens (Arméniens et Géorgiens se disputent la gloire de posséder le plus ancien site archéologique attestant d'activités viticoles) alors que Xénophon évoquait les capacités guerrières singulières des gens du cru qui avaient fait fuir les Dix-Mille de Cyrus à l'aide d'abeilles tueuses...

Oui, le Caucase défraye depuis longtemps la chronique tant par ses longues périodes pacifiques au cours desquelles se sont développées des sociétés urbaines et rurales d'une grande richesse, dont les témoignages architecturaux mais aussi certaines traditions encore préservées font le bonheur des touristes qui osent s'aventurer dans la région, que par ses conflits meurtriers, razzias entre voisins et guerres de domination, où l'influence des empires environnant fut toujours déterminante.

Encore faut-il préciser immédiatement que cette région caucasienne n'est en rien homogène. Son relief tout d'abord oppose la longue (1100 km) chaîne du «Grand Caucase», celle qui sépare pratiquement aujourd'hui la

Russie au nord et les trois États sud-caucasien au sud, un grand massif jeune de style pyrénéen, et les hautes terres volcaniques, sommets (Ararat) et plaines du « Petit Caucase », terre historique d'adoption des Arméniens qu'ils disputent sur les marges aux Turcs, Azéris et Géorgiens. Entre les deux, une série de plaines irrigables dont la fertilité est connue depuis l'Antiquité - tout y pousse depuis la vigne et les céréales jusqu'au thé, au coton et aux agrumes - et où on a vu se développer une série de villes remarquables comme Tbilissi (Tiflis jusqu'en 1936). A cette diversité physique, s'ajoute une variété de populations et de langues (bien inférieure cependant aux régions d'Afrique centrale) qui ont valu au Caucase cet autre surnom : « la montagne des langues » ou « des peuples », associée à une diversité religieuse complexe.

Si l'on ajoute à cela le fait que cette région occupe un des carrefours stratégiques de l'ancien Monde, entre mers Noire et Caspienne, entre les cités antiques du Proche Orient et les plaines de l'est européen et se trouve être, autour de Bakou, un des plus anciens foyers d'hydrocarbures connus, on commence à comprendre comment le Caucase a pu attirer tant l'attention depuis le 19^e siècle. Derbent, « la porte étroite », cité antique du Daghestan récemment classée au patrimoine de l'Unesco a vu passer toutes les invasions depuis les Arabes et conserve cependant en son sein le témoignage vivant de ces vieilles communautés multiethniques et multiconfessionnelles avec entre ses remparts, la plus vieille église chrétienne et la plus ancienne mosquée de Russie ainsi qu'une église arménienne et une synagogue.

La «montagne des peuples» fait des envieux...

La diversité ethnique de la région est proverbiale et tient tant au morcellement du relief qu'au rôle de refuge de la montagne face aux constantes invasions de voisins proches ou lointains désireux de contrôler cette source de richesses, agricoles ou manufacturière (les gisements de cuivre, d'or et d'argent ont très tôt donné lieu à une industrie renommée des bijoux et des armes). Très tôt, le sud Caucase passa sous le contrôle des empires, ottoman à l'ouest, sassanide et perse à l'est, sans que les spécificités culturelles locales ne soient réellement éliminées, ces deux puissances se contentant le plus souvent de prélever leur dîme, laissant des administrateurs locaux gérer les affaires sous leur tutelle, dans un émiettement de petits royaumes ou principautés qui ne connut que peu d'exception (quelques règnes comme celui de la célèbre reine Tamar en Géorgie au XII^e siècle). Les peuples du nord furent plus longtemps relativement épargnés par ces tutelles, jusqu'à l'arrivée des Russes, c'est-à-dire pas avant la fin du XVIII^e siècle, avant les longues « guerres du Caucase », entre 1817 et 1864 qui mirent un terme définitif à la conquête de toute la région, incluant l'absorption de tout le sud et la redéfinition des frontières avec l'Empire ottoman et la Perse.

Mais notons un point fondamental : si l'empire russe mena une politique de plus en plus pesante quant à l'allégeance politique et au contrôle militaire de la région, la stratégie de russification (jusqu'à pratiquement interdire, sous Alexandre III, les publications en langue locale) et les pressions religieuses (abolition de l'autocéphalie de l'église géorgienne) n'eurent pas partout les mêmes conséquences. Une fois le contrôle militaire assuré, le gouvernement tsariste laissa au contraire la gestion des affaires quotidiennes des villages, en particulier au Caucase nord, aux représentants du droit coutumier (les *adats*), ce



© Jean Radvanyi - Le vieux Tbilissi : dans un mouchoir de poche, la cathédrale géorgienne Sioni, l'église arménienne et la synagogue principale, non loin des bains turcs et de la mosquée.

qui préserva en partie ces communautés. C'est bien la soviétisation qui bouleversa ces peuples avec son cortège de contraintes idéologiques et politiques imposées de l'extérieur, collectivisation, quasi-élimination des cultes, uniformisation des règles politiques et collectives jusque dans les moindres villages soumis aux soviets locaux et comités du parti unique. Des chercheurs ont certes noté que dans bien des villages de montagne, cet ensemble de transformation avait quand même dû s'adapter aux inerties locales, entraînant le maintien de certaines traditions. Mais on sait que, quand cette inertie prenait la forme de résistances actives, comme dans le cas tchéchène, le pouvoir soviétique n'hésita pas, en 1944 sous des allégations mensongères de collaboration de masse avec l'ennemi nazi, à déporter des peuples entiers en Asie centrale.

Caucase du nord, Caucase du sud

La période au cours de laquelle tout le Caucase fut réuni sous une même autorité fut de fait bien courte, de 1864 à 1991 avec le court intervalle des premières républiques indépendantes au sud (entre 1918 et 1922-23) alors que le nord proclamait

la «République des montagnards». Mais qu'on ne s'y trompe pas, les échanges, interactions entre les deux côtés de la chaîne sont bien plus profonds, depuis les transhumances croisées entre les deux versants jusqu'aux échanges d'hommes, de marchandises et d'influences plus complexes (christianisation du nord par Byzance via la Géorgie avant son islamisation). L'empreinte impériale, fût-elle de courte durée, a aussi laissé bien des traces jusque dans les infrastructures de transport comme la «route militaire de Géorgie» (qui relie Vladikavkaz à Tbilissi) ou le tunnel de Rokskii, entre les deux Ossétie. Aussi paraît-il un peu vain ou artificiel de songer aujourd'hui à régler les affaires d'un versant sans interférences avec l'autre comme ont pensé le faire quelques stratèges européens ou américains.

Dans le même temps, l'idée parfois défendue qu'on aurait affaire à une même civilisation montagnarde est bien trompeuse. D'une part parce qu'il ne reste plus guère de vraie communauté en montagne. Affaiblis par l'armée tsariste, désertifiés volontairement par la planification soviétique puis économiquement par les règles du marché, les districts de montagne ont perdu une grande partie de leur population au profit des villes de piémont. Le tourisme qui se développe réellement aujourd'hui arrive bien tard et ses effets sont plus qu'incertains quant au maintien des traditions. Et puis, au-delà de certains traits communs qu'étudient linguistes ou anthropologues, bien des aspects séparent en fait les peuples caucasiens, y compris à l'intérieur d'un petit Etat comme la Géorgie, si l'on songe aux Mingrèles, aux Svanes (deux communautés apparentées aux Géorgiens mais distinctes par leur langue) ou aux (proches des Tchétchènes). De fait, Kistes aujourd'hui, ce sont les villes et capitales du piémont, en pleine mutation, qui jouent un rôle déterminant, de Sotchi à Bakou en passant par Tbilissi, Erevan, Grozny ou Makhatchkala.



© Jean Radvanyi - Préparation d'un repas en Kakhétie

Quand on reparle du «Grand Jeu»

Pour son malheur, le Caucase s'est de nouveau trouvé aux premières pages de l'actualité alors que les crises internes du régime soviétique affaiblissaient l'URSS et allaient conduire à son éclatement en 1991 avec la réapparition d'Etats indépendants au sud. Toute une série de facteurs s'entremêlent pour expliquer cette succession de crises et de tensions qui ont abouti à plusieurs guerres sanglantes dont les conséquences sont loin d'être apaisées. Il y a d'un côté les querelles inter-ethniques, touchant souvent aux délimitations territoriales, exacerbées par les décisions impériales ou soviétiques liées à la stratégie du «diviser pour régner». Il y a la question du contrôle des richesses, surtout les hydrocarbures, parfois la terre ou des emplacements stratégiques qui ont vu s'affronter acteurs locaux rejoints par des puissances étrangères. Qualifiée très vite de région d'intérêt stratégique par Washington, on a de nouveau évoqué à propos du Caucase le «Grand Jeu» en écho à l'affrontement entre Russes et Anglais pour définir les confins de l'Asie centrale. Emportés dans la tourmente de la parade des identités caractéristique, comme en 1918, d'une fin d'empire, les peuples du Caucase n'ont pas su résister à ces sirènes et on a vu se multiplier guerres et conflits aujourd'hui «gelés» de l'Abkhazie

au Karabakh en passant par l'Ossétie et la Tchétchénie.

Comme on a pu en juger encore récemment après la guerre russo-géorgienne de 2008 qui vit Moscou reconnaître unilatéralement la sécession de l'Abkhazie et de l'Ossétie du sud ou les récents incidents au Karabakh, on n'est pas sorti de cette période de tension et malheureusement semble-t-il, on est loin d'admettre dans les grandes capitales que la stabilité de cette partie du monde exige une concertation qui

respecterait les intérêts de toutes les parties en présence. Pourtant, on assiste dans le même temps, aux efforts de bien des acteurs économiques ou politiques pour développer de nouvelles activités, tourisme, viticulture, agriculture spécialisée, qui sont autant de gages d'un retour à la normale. Alors tout en restant attentifs aux soubresauts de cette région sensible, n'hésitons pas à visiter ce Caucase fascinant, à deux pas de notre Europe elle-même bouleversée.

*L'association **COMTE-BALTIQUE-AMOUR** dont **Valentine Grosjean** est la présidente reçoit des professeurs de français de Russie. Elle a reçu à Besançon des professeurs de français du Caucase . Elle même est professeur de russe et de français en France. Ses collègues du Caucase l'ont invitée à faire des cours de français à Grozny (Tchéchénie), à Magas et Nazran (Ingouchie) et à Kaspiisk et Makhatchkala (Daghestan). Valentine a vécu dans les familles de ces professeurs caucasiens.*

UNE FRANC- COMTOISE EN TCHÉTCHÉNIE.....QUELQUES IMPRESSIONS

6 mai 2016. Valentine à Grozny en Tchétchénie chez des amies, profs de français.

La ville a été entièrement reconstruite à partir de plans d'architectes locaux (ou de leurs descendants) qui avant la guerre étaient célèbres et compétents. Le style moderne est très original, inédit et agréable. Les habitants sont plus gais et plus souriants que les russes....

Les maisons privées et les jardins se cachent derrière de grands murs et souvent derrière de magnifiques grilles métalliques, les jardins sont cultivés (citrons, oranges, argousiers ...)

Les hommes sont en cravates et costumes au travail (comme les italiens ou bien comme tous les hommes des pays du sud) et les filles portent toutes de jolies jupes longues bariolées, des petits châles symboliques et de grosses boucles d'oreilles. Rares sont les jupes courtes dans ce pays musulman (sunnite, à tendance soufiste) ou tous et tout mon entourage pratiquent la prière 5 fois par jour ! Les gens ont l'air calme et "sage" on ne sent pas du tout que ce fut, il y a peu de temps, un pays en guerre...

Les hommes assis sur un banc dans un parc se lèvent et saluent quand des femmes passent !

À l'Université les étudiants hommes se lèvent quand une femme prof passe !!

Les gens se rendent visite sans prévenir et vous servent à manger quel que soit le moment de la journée.... (Bonjour ma ligne). : Importance de la famille, des ancêtres, de la vie familiale. Les frères et les soeurs "surveillent" les jeunes fiancés....

On cuisine uniquement des produits frais car ici pas de cuisine pré-préparée sauf dans le Mac Donald du centre de Grozny ! On dit les tchéchénes fiers, peu peureux, naïfs et respectueux des traditions.

Les gens des villages descendent tous les jours au marché de Grozny (ouvert de 9 h du matin à la nuit) ; les laitages, les herbes et les viandes qu'ils vendent sont très appétissants.

Samedi je suis invitée à un mariage dans un village où vit une des prof de français. J'ai de la chance.

Beaucoup d'étudiants viennent aux cours des villages avoisinants (une ou 2 heures de bus). Hier il faisait 20 degrés. Ce jour il pleut. Il y a

des lilas et de la verdure partout.

Dans les villages l'enseignement se fait en russe mais si les enfants ne parlent que le tchéchène le russe devient 1ère langue.

Dans les deux musées de Grozny il y a des tableaux caucasiens (Daghestan, Ingouchie, Ossetie, Kabardino Balkarie) et on voit les montagnes du Caucase avec des tours de guet comme en Sardaigne.

Tchéchénie «pour suite» et Ingouchie (2ème partie)

Le mariage tchéchène a eu lieu près de la petite ville de Chali (une heure de voiture au sud de Grozny).

Nous sommes arrivés au moment où sous l'auvent traditionnel (où l'on boit le thé en été) les jeunes dansaient la "lezguinka" et les plus âgés avec le petit bonnet traditionnel sur la tête et la canne à la main commentaient et contemplaient.

Les femmes nous ont fait asseoir, dans la maison, à des tables couvertes de salades chatoyantes; la vaisselle et les vases sur pied qui les contenaient étaient tous bordés de dorures. Il y avaient des crêpes au kéfir que l'on mange avec de la purée de potiron (je vous assure, c'est très bon) et de la crème fraîche apportée par le voisin qui, lui, a des vaches dans son pré ; il y avaient des gâteaux à plusieurs étages et bien sur le thé, toujours le thé. Personne ne fume et pas d'alcool chez ces musulmans très pratiquants. J'ai bu du jus de cerise délicieux.

Le mari ne doit pas assister à son propre mariage; il est dans une maison voisine avec ses frères et amis ; il ne rejoindra sa femme que tard dans la nuit, après le départ de tous les invités.

Il ne verra JAMAIS sa belle mère. Plus tard, lors des repas de famille, il n'accèdera à la salle à manger que quand sa belle mère aura quitté la table. Ici le problème que nous nous posons est résolu par la tradition !

Ce dernier rituel n'est pratiqué que chez les ingouches mais pas chez les tchéchènes.

On m'emmène voir la mariée. Elle est debout dans la chambre à coucher, très digne dans sa

robe blanche, un bouquet rose à la main, discrète, les yeux baissés. Vous pouvez la prendre en photo ou vous photographier avec elle. C'est ainsi qu'elle recevra, debout, toute la journée, les invités. Tous les membres des deux familles auront des cadeaux de sa part et moi en tant qu'invitée de marque, car venue de France, on m'offrira un joli petit châle et des serviettes de toilette roses brodées qui sont achetées sur place, je pense, mais qui viennent de Turquie.

Le lendemain, dimanche 1er mai, Kaifa et moi, comme toute la population de Grozny, allons nous réunir sur la place devant le musée Kadyrov. Les élèves de notre institut portent la bannière «faculté des langues étrangères» et chaque entreprise ou section fait de même « institut technologique du gaz et du pétrole », etc.) On se croirait en France à une manifestation. Au loin un discours au micro dont personne ne s'occupe. Chacun bavarde, félicite et se donne l'accolade à la tchéchène : vous mettez un bras sur la taille de votre interlocuteur...Je me retiens sans cesse de tendre la main. Un homme ne tendra jamais la main à une femme, mais parfois la femme tendra la main pour dire bonjour et l'homme répondra à son appel, mais ici ce n'est pas la coutume. Le doyen de la faculté des langues étrangères n'a pas hésité à saisir ma main en suspens sachant que j'étais française et je fus soulagée. A mon arrivée je tendais la main par habitude et discrètement je la redirigeais vers la taille du partenaire; je pense que personne ne s'aperçut de rien.

Demain matin, je pars en Ingouchie à 2 heures de voiture de Grozny en "marchroutka" (van à 12 places). Pas de frontières apparentes entre les deux républiques. J'habiterai chez ma collègue à Nazran, ancienne capitale du pays. La capitale récente est Magas. C'est une petite ville relativement neuve construite dans une zone quasi déserte qui fut une zone inhabitée durant la guerre du pays voisin, la Tchétchénie. Les Ingouches qui rentrent au pays y achètent appartements ou maisons. Tout est en construction à Magas...

À SUIVRE ...



La richesse et la diversité des cultures des pays du Caucase sont telles qu'elles nous ont contraints à des choix douloureux et générateurs de frustrations. Nous les assumons et acceptons d'emblée toutes les critiques.

Ces pages sont consacrées à une personnalité que deux pays du Caucase peuvent, à juste titre, considérer comme une gloire nationale, Sergueï Paradjanov. Cinéaste de génie, Paradjanov a dit l'influence que la peinture médiévale et les icones ont exercée dans son art. C'est pourquoi le deuxième volet de cet aperçu culturel est consacré à l'enluminure arménienne.

Sergueï Paradjanov

Le cinéma

comme

livre d'enluminures



© dvdclassik.com - Sergueï Paradjanov

Paradjanov est né le 9 janvier 1924 à Tbilissi, en Géorgie, de parents arméniens. Son véritable nom en arménien est Sargis Hovsepi Parajanyan.

Il est immensément doué aussi bien pour la musique que pour la peinture dès son plus jeune âge. Ses parents étaient imprégnés de culture.

Entre 1939 et 1945 il étudie le chant et le violon au conservatoire, apprend la peinture, et suit des cours de chorégraphie.

Il entre en 1946 à l'Institut d'études cinématographiques de Moscou, le V.G.I.K., où il sera l'élève d'Igor Savtchenko, de Mikhaïl Romm et d'Alexandre Dovjenko. Il obtient son diplôme en 1952. Il commence à faire des films dès 1954, mais il reniera tous ses « essais » jusqu'à l'aboutissement de 1964. Il quittera Moscou pour l'Ukraine à la suite d'un malheur familial. Là il deviendra plus ukrainien que les Ukrainiens, s'imbibant de leur culture, de leur langue et de leurs traditions.

Il est passionné de cultures essentielles comme les cultures ukrainienne, arménienne, et géorgienne, dont il restitue les légendes et les secrets profonds. Son film manifeste de 1964 en sera pétri. Il avait pour titre «Les ombres de

nos ancêtres oubliés» connu sous le nom des Chevaux de feu. Ce film fut un éblouissement, car plus qu'une histoire d'amour impossible entre fiancés de clans ennemis, Paradjanov décrit des rites, des couleurs, des traditions médiévales, la force brute des éléments.

Profitant d'un léger dégel sous Khrouchev, il put réaliser ce film qu'il avait écrit en ukrainien et aussi en dialecte local Gutsul. Le doublage en langue russe l'amena à protester vigoureusement et il fut arrêté en 1968 pour « nationalisme ukrainien » et les studios russes lui furent fermés après sa brève incarcération. Il se tourna alors vers les studios d'Arménie soviétique, mais tous ses projets furent rejetés aussi bien au niveau local (Géorgie, Arménie) qu'au niveau national. et «déviation idéologique».

Il va quitter l'Ukraine pour sa véritable patrie, l'Arménie. Mais il vivra douloureusement le tournage de *Sayat Nova*.

En 1969, au vu d'un scénario qui semblait sans danger - la vie du troubadour arménien Sayat Nova qui vécut surtout à la cour géorgienne - il fut autorisé à le tourner. Immédiatement interdit ce film fut sauvagement coupé par la censure de plus de vingt minutes, qui en changea même le nom en le rebaptisant *La couleur grenade* deux ans plus tard. Attaqué pour formalisme, Paradjanov est mis au ban des artistes, le procès souterrain kafkaïen se prépare. Lui, courageux ou inconscient, écrit un vigoureux pamphlet contre l'état du cinéma soviétique. Son «antisoviétisme latent», «son culte excessif du passé» «son surréalisme qui lui fait voir les belles structures sociales comme des chimères» serviront de charges contre lui.

En décembre 1973, Paradjanov, accusé de «trafic d'icônes, de devises, de marché noir, d'incitation au suicide, d'homosexualité, d'agression sur la personne d'un fils de dignitaire du régime, de propagations de maladies vénériennes», est arrêté, obligé de s'humilier devant ses juges «avouant ses pulsions homosexuelles, mais sans jamais avoir passé à l'acte». Bisexuel sans doute, homosexuel sans doute pas, et il le niera plus tard avec humour : «Je suis un homosexuel soviétique officiel, mon appétit sexuel a fait souffrir 340 membres du parti communiste soviétique», et il terminait par un bras d'honneur sa déclaration.

En fait, le régime soviétique lui reproche de promouvoir un nationalisme dangereux pour lui qui a raboté les consciences et les traditions, l'histoire et l'art. Déjà inquiet en 1948 pour homosexualité, il effraie la bonne morale dite révolutionnaire, mais surtout il refuse de se plier aux normes. Après six mois de prison préventive, il est condamné le

25 avril 1974, à l'issue d'un procès à huis clos, à cinq ans de travaux forcés en Ukraine dans un des camps les plus sévères de la «Kolyma» (le royaume du goulag), le camp de Dnipropetrovsk au milieu des prisonniers de droit commun, des criminels. «Orphée descendu aux enfers» écrira un ami.

Une vague immense de protestation s'élève en Occident où il était connu pour ses deux grands films *Les Chevaux de feu* et *Sayat Nova*. En Europe Buñuel, Resnais, Truffaut, Antonioni, Fellini, Visconti, Rossellini, Godard, Aragon, Françoise Sagan, Yves Saint-Laurent, Joseph Brodsky, John Updike, aux États-Unis montent pétition sur pétition et les médias du monde entier résonnent du sort qui lui est fait.

Andreï Tarkovski a le courage d'écrire au Comité Central, en se mettant lui-même en grand danger, cette lettre : «...Artistiquement, il y a peu d'artistes dans le monde entier qui pourraient remplacer Paradjanov. Il est coupable - coupable de sa solitude. Nous sommes coupables de ne pas penser à lui chaque jour et de ne pas découvrir la signification d'un maître».

Le glacié soviétique ne plie pas, mais réduit sa peine à quatre ans, après avoir tout fait pour le conduire au désespoir et au suicide pendant son enfermement.

Pendant ces années de prison il est transféré d'un camp à l'autre, humilié, battu. Lui résiste grâce à la création et réalise des œuvres d'art. D'abord bien sûr des collages miniatures avec les matériaux de récupération trouvés au hasard des camps. Puis comme le régime s'inquiète des protestations du monde occidental, on le garde prisonnier certes, mais avec une condition moins sévère. Cela lui permettra de trouver d'autres matériaux, de donner des cours aux autres prisonniers qui le vénèrent.

[...] Pris pour un illuminé, un fou paisible, il survit par son imaginaire, dans son imaginaire. La pression sur le régime devenant trop forte, il est libéré le 30 décembre 1977, après quatre ans et 11 jours de prison. L'action de Louis Aragon et Elsa Triolet auprès de Brejnev aura été courageuse et déterminante, merci à eux au moins pour cela. Il devient «prisonnier sur parole» pendant 11 mois et 18 jours plus tard.

Libre, mais pauvre, sans travail aucun, il s'installe en Géorgie, dans sa maison natale, c'est-à-dire dans la cuisine de sa mère, mais il lui est interdit de tourner le moindre film et encore plus d'émigrer. Il survit en vendant tous ses biens et quelques tableaux, et aussi de l'aumône de quelques amis. Un collage « j'ai vendu ma datcha » illustre ce moment. Il disait à ses visiteurs «Je ne suis qu'un cadavre qui marche». Et aussi «En prison, déclare-t-il, ma vie avait un sens, il y avait une réalité à surmonter. Ma vie présente n'a aucune valeur. Je ne crains pas la mort, mais cette vie-là est pire que la mort».

Mais la machine répressive ne s'éteint jamais, la notion d'art dégénéré est inhérente à ce régime. Et Paradjanov est poursuivi pour «hermétisme et esthétisme décadent». Pour corruption aussi !

Il est vite réincarcéré pour la troisième fois en février 1982 dans une prison à Tbilissi. Grâce à une nouvelle campagne occidentale pour sa libération, il retrouve la liberté neuf mois plus tard. Quand il ressort, ses amis découvrent un homme presque fini, diabétique, cancéreux, mais non désespéré. Ses merveilleux amis géorgiens le soutiennent, le réconfortent. Il multiplie alors sa production de collages, de tableaux, de costumes de scènes, de scénarios.

À partir de 1984 sous le régime de la Glasnost de Gorbatchev, et surtout grâce à ses protecteurs géorgiens, Paradjanov est autorisé à travailler à nouveau : il réalise alors *La Légende de la forteresse de Suram* (1984) presque vingt ans après *Sayat Nova* !

Puis vint *Ashik Kérib* (1988) sur une nouvelle très orientalisante du poète russe Mikhaïl Lermontov. Il dédiera ce film à son grand ami le cinéaste Andreï Tarkovski.

En février 1988, il est autorisé pour la première fois à quitter l'URSS et va participer à quelques festivals en son honneur (Munich, Paris, Londres, Rotterdam, New York...). Son dernier film *Confession*, commencé dans sa propre maison en juin 1989, restera inachevé. Son disciple Mikhaïl Vartanov en fera un bel hommage *Le dernier Printemps* en 1992. À bout de forces, épuisé et malade, il est transporté dans un hôpital à Paris par avion sanitaire. Il ne peut être guéri de son cancer du poumon en phase terminale et demande à être rapatrié à Erevan. Il y meurt à 66 ans une semaine après, le 20 juillet. 50 000 personnes vont suivre ses funérailles.

Il avait quatre films en chantier dont un film sur Longfellow et son univers d'Indiens, une Divine Comédie, et un Faust, et deux autres qu'il voulait garder secrets, «enterrés avec moi». Une Maison Musée de Paradjanov sera ouverte à Erevan en 1991. On peut y voir regroupés par périodes et par thèmes ses travaux d'artisan magique : ceux de la période du goulag, la série des Icônes, les variations d'après Bosch sur « quelques épisodes de la vie de la Joconde », les costumes de scène, les chapeaux, les montages photographiques, les dessins. Partout éclate sa sensualité et sa créativité. Une partie de cette collection fut présentée dans quelques cinémathèques dont celle de Toulouse.

[...] Entre Tiflis (Tbliissi) et Erevan, la couleur de la grenade unit les années passées, les enfances, les couleurs et les parfums du monde. C'est Paradjanov qui a coupé le fruit, et la tâche rouge de son jus teint et tient le monde.

Gil Pressnitzer

(extraits de l'article publié sur www.ssprits.nomades juillet 2013)

Miniature arménienne

Nous reproduisons ci-dessous , avec son aimable autorisation, des extraits d'un article de Louise Kiffer publié dans armenweb.org



L'art de la miniature occupe une place considérable dans l'histoire de la culture arménienne du Moyen-Age.

Le peuple arménien sut résister aux conquérants les plus puissants, rester fidèle aux fondements de sa culture et la développer toujours davantage.

La terre arménienne possède un riche héritage artistique. Celui-ci comporte des monuments qui ont parfois conservé des bas-reliefs et des fresques, et dont le nombre et la variété témoignent du haut niveau technique de l'architecture. Le patrimoine culturel de l'Arménie comprend également des "khatchkars" étonnantes stèles de pierre sculptées avec une finesse extrême, ainsi que des objets d'art de toutes sortes.

De nombreux monuments de la culture arménienne ont été détruits. Mais si les fresques ont péri à cause des guerres et sous l'effet de forces destructrices, **les manuscrits, plus faciles à cacher, se sont mieux conservés et nous sont parvenus en plus grand nombre.** La collection du Maténadaran d'Erévan comporte à elle seule **plus de 16 000 manuscrits** et fragments de

manuscrits (la plus vaste collection au monde de manuscrits anciens). Les bibliothèques, les réserves de livres et les musées de nombreux pays en possèdent aussi une quantité non négligeable.

On dénombrait sur le territoire de l'Arménie près de 1500 centres d'écriture et d'enluminure.

Les foyers artistiques les plus importants se situaient, selon les époques dans différentes régions, parfois même hors des frontières du pays, dans les divers lieux où des Arméniens s'étaient expatriés.

Après les invasions tatares et mongoles, vers 1220-1240, certains féodaux arméniens surent conserver une indépendance relative, et la vie culturelle continua à se développer. On vit s'élever de splendides églises et palais dans la première moitié du 13^e siècle, tandis que l'activité des écoles et des scriptoria (ateliers monastiques d'écriture et d'enluminure) était en pleine expansion. Les écoles supérieures, appelées universités ou académies, acquirent une grande importance. Elles existaient déjà en Arménie avant cette époque, mais c'est à partir du 13^e siècle que **les écoles rattachées aux monastères jouèrent un rôle primordial dans le maintien, la propagation et le développement de la culture nationale**. L'université de Glatzor fut qualifiée à l'époque de "seconde Athènes". Elle pouvait même rivaliser avec l'Université de Paris sur le plan de la formation culturelle et la richesse de sa bibliothèque ainsi que la diversité des matières enseignées: on y enseignait la philosophie, la théologie, la rhétorique, la grammaire, la musique, la peinture et la calligraphie.

La perte par l'Arménie de son indépendance nationale fut en quelque sorte compensée par **l'essor du royaume arménien de Cilicie** qui s'affirmait sur la côte nord-est de la Méditerranée. La culture et l'art purent s'y développer et s'y épanouir jusqu'au 14^e siècle, où elle succomba sous les coups des mamelouks égyptiens.

Les 13^e et 14^e siècles représentent l'apothéose de l'enluminure arménienne. Les miniatures peintes dans les régions du nord-est, par exemple se distinguent par leur caractère monumental et l'intensité de leurs

coloris; celles de l'Ecole de Vaspouragan, par leur simplicité et une tendance à la stylisation. Les enluminures de Bardzer Khaïk en Haute Arménie se reconnaissent à la gravité majestueuse des personnages et à la variété de l'ornementation; tandis que les miniatures ciliciennes font apparaître un raffinement et une virtuosité remarquables. Les différences sont particulièrement nettes entre les peintures exécutées en «Grande Arménie», c'est-à-dire sur le territoire même du pays, et en Arménie cilicienne. Parmi les miniaturistes de talent qui ont travaillé en Grande Arménie, nous connaissons les noms de : Mkhitar Erzyunkatsi, Toros Taronatsi, Avag, Grigor, Siméon Archichétsi, Vandan.

Après avoir connu des périodes de floraison et de déclin, la miniature arménienne médiévale tomba progressivement en décadence à partir du 14^e siècle. L'apparition de l'imprimerie a contraint l'art du manuscrit à céder sa place au graphisme, tandis que l'enluminure et la fresque furent peu à peu évincées par la peinture de chevalet.

Mais l'histoire de l'art n'oublie aucune de ses pages de gloire, et la miniature qui reflète avec bonheur la noblesse de l'idéal esthétique de Moyen Age, continue à faire partie des **trésors de la culture mondiale**.

Adaptation par Louise Kiffer d'extraits de textes de E. Korkhmazian, G. Akopian et I. Drampian, d'après "La Miniature arménienne 13^eème et 14^eème siècle", Collection du Maténadaran Erévan - Editions d'art Aurora - Léninegrad- 1984

La plus grande partie des manuscrits arméniens du Moyen Age est actuellement conservée au Maténadaran (Institut Mesrop Machtots) d'Erevan.

■ *Lu dans la presse*

La France et le génocide arménien

de la simple relation dans la presse...

Le Petit Journal, un des plus importants quotidiens nationaux, dans son supplément illustré du 12 décembre 1915, évoque les « massacres » en page intérieure. Sa Une est consacrée aux « atrocités » allemandes en Belgique. .



© Bibliothèque Nationale de France



Chromotypographie © Kharbibe Tapabor

... à la reconnaissance officielle

Article unique

La France reconnaît publiquement le génocide arménien de 1915.

Délibéré en séance publique, à Paris, le 18 janvier 2001

Le Président,
Signé : RAYMOND FORNI

La diaspora arménienne n'a cessé de lutter pour obtenir une reconnaissance internationale du massacre. Mais les États ont toujours cherché à éluder cette question qui touche un pays membre de l'OTAN et candidat à l'Union européenne. Ainsi, faut-il souligner que le texte adopté par l'Assemblée nationale n'est pas un projet de loi - procédure à l'initiative du gouvernement - mais une proposition de loi, c'est à dire le résultat d'une initiative parlementaire. Il n'en demeure pas moins que le refus absolu de la Turquie d'admettre toute qualification de génocide concernant les événements de 1915 a transformé l'initiative parlementaire en véritable geste diplomatique.